Quelques enjeux de la dénomination en terminologie

Some issues in term formation

John Humbley

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/338>

DOI : 10.4000/praxematique.338

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 93-115

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

John Humbley, « Quelques enjeux de la dénomination en terminologie », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 36 | 2001, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/338> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.338>

John HUMBLEY
Université Paris 7
75251 PARIS CEDEX 05
(humbley@eila.jussieu.fr)

Quelques enjeux de la dénomination en terminologie

0. Introduction

Notre ambition n'est pas de présenter en résumé la position de la terminologie sur le sujet de la dénomination. La raison principale en est tout simplement que la question est trop vaste pour faire l'objet d'une synthèse succincte, car la dénomination se trouve mêlée, le plus souvent implicitement, à la quasi-totalité des réflexions théoriques sur la terminologie. En outre, quelques publications récentes font le point sur la question, en particulier celles du Centre de recherche en traduction et terminologie de l'Université de Lyon 2 (Thoiron éd. 1996 ; Boisson et Thoiron éd. 1997), et il nous a semblé préférable de caractériser la terminologie, puis d'examiner le processus de l'attribution de la dénomination. Nous séparons ainsi les deux sens de dénomination, qui, par une métonymie tout à fait régulière en français, désigne à la fois le processus (comment on donne un nom à un concept, ou bien comment on crée les termes, parfois appelé néonymie) et le nom issu de ce processus (le terme).

En ce qui concerne la dénomination-processus, on prétend parfois que celle de la terminologie est le résultat d'une création consciente et systématique, contrairement ce qui se passe dans la langue dite générale, dont la créativité lexicale serait inorganisée, incontrôlée. Or, si on regarde bien la réalité, on s'aperçoit que les créations conscientes et

systematiques de dénominations terminologiques représentent des cas certes intéressants, mais plutôt minoritaires dans les vocabulaires spécialisés. En outre ces cas de création contrôlée sont distribués de façon inégale selon les spécialités, et aussi selon la nature du terme. Néanmoins, il est intéressant de prendre ce lieu commun comme prisme qui permet d'examiner la dénomination terminologique dans toute sa complexité, la soumettant à différentes grilles de lecture, la constante étant la nature et le degré de l'intervention possible sur le signifiant terminologique. Le fil conducteur est la proposition que la terminologie, comme secteur particulièrement soumis aux conventions des communautés ou des groupes qui la gèrent, est sujette à des interventions conscientes visant à répondre par le biais de la normalisation linguistique à certains enjeux de la communication spécialisée. Cette grille d'analyse nous permettra d'évoquer d'autres questions, notamment celles déjà posées de façon très pertinente il y a déjà quinze ans : « d'un point de vue socio-culturel, qui attribue les noms ? pourquoi ? comment ? » (Mortureux 1984 : 95).

La description qu'on peut faire de la dénomination en terminologie dépend bien entendu de la définition du terme. La terminologie, et donc les termes, peuvent être vus selon le principe du prototype : s'il existe de bons oiseaux et de mauvais oiseaux, il existe aussi de bons termes et de mauvais termes, ou plutôt des termes que tout le monde reconnaît comme termes et d'autres qui font moins l'unanimité. La définition que nous adoptons ici, sans la formuler de façon précise, est englobante, et va de la nomenclature à toute sorte de formules linguistiques et non linguistiques exprimant une connaissance spécialisée. Il s'ensuit que certains termes sont des mots, ou des groupes de mots, d'autres des signes, surtout alphanumériques, d'autres encore des mélanges de signes linguistiques et non linguistiques.

1. Mise au point théorique et historique

1.1. Premières formulations : Eugen Wüster

Eugen Wüster est généralement considéré comme fondateur de la terminologie moderne (« Les écoles terminologiques constituées, en général dépendantes, à travers Eugen Wüster, de la linguistique germanique de la première moitié du XX^e siècle, [...] » Rey 1979 :

30). Un axe significatif de cette linguistique est l'orientation résolument onomasiologique ; Wüster postule la primauté du concept dans l'exposition de sa théorie¹, aspect repris et souligné par tous ses successeurs, qu'on appelle souvent l'École de Vienne. Cette prise de position est de plus en plus contestée, surtout ces dernières années en France. Wüster ne néglige pas la dénomination pour autant. Un des neuf chapitres de son *Introduction* (Wüster 1985) est consacré aux dénominations ; il comporte trois fois plus de pages que le précédent, sur la définition, qui décrit et qui délimite le concept.

« Nous avons vu, écrit-il, les concepts et les systèmes conceptuels et leurs relations, ensuite la description des concepts, les définitions, maintenant il est question des symboles linguistiques de ces concepts, leurs dénominations (Benennungen). Dans les langues de spécialité, on les appelle des termes. Ce sont des mots et des groupe de mots ». (traduction de Wüster 1985 : 32). On note en passant, outre l'orientation linguistique, une incohérence gênante lorsqu'on se penche sur la dénomination : le terme est tantôt le signe linguistique dans son ensemble, tantôt uniquement le signifiant. Cette confusion est répétée par de nombreux auteurs, et souligne la difficulté qu'on éprouve à séparer la dénomination de son sens, même si on cherche, comme Wüster, à circonscrire le problème en limitant le signifié au concept spécialisé.

Dans ce chapitre, Wüster s'attache aux aspects morphologiques des termes (allemands), leur composition, leur origine, leur flexion. Il distingue entre forme extérieure et intérieure ; celle-ci est la prononciation et l'orthographe (soit des aspects de la dénomination), celle-là le sens de ses éléments. Il évoque ensuite les mots hérités, empruntés (*Lehnwörter*), étrangers (*Fremdwörter*) et 'invités' (*Gastwörter*). Ensuite il aborde les problèmes de la réduction morphologique (abréviation et siglaison), qu'il examine sous l'angle de la prononciation, de

1 Wüster l'exprime ainsi : « Genau genommen bilden nur die Begriffe immer ein System, auf Grund der zwischen ihnen bestehenden Beziehungen. Die Benennungen und andere Zeichen dagegen bilden im allgemeinen ein System nur mittelbar, d.h. dadurch, dass sie den Gliedern eines Begriffssystems zugeordnet sind. » À proprement parler, seul les concepts constituent un système, basé sur les relations qui existent entre eux. En revanche, les dénominations et autres signes constituent un système secondaire, dans la mesure où ils sont assimilés aux éléments du système conceptuel » Wüster 1985 : 78.

l'orthographe, de la flexion, de la possibilité d'en faire des dérivés. À la fin de cette partie, il énonce des principes de création terminologique : il préconise l'emploi de sigles internationaux, qui renvoient à une langue internationale, surtout à l'anglais, sans oublier toutefois les langues classiques. Dans une section trop souvent oubliée, il présente les problèmes liés à la variation discursive des termes, les différentes formes qu'ils peuvent prendre dans les textes, non seulement en allemand, mais aussi en français et en anglais. En conclusion, et en guise de lien avec le chapitre sur le concept, il démontre que les différentes relations entre concepts peuvent être reflétées dans la façon de former le terme, c'est à dire par une dénomination motivée. Ainsi la composition d'un terme peut refléter sa place dans le système conceptuel. Il établit des critères qui doivent présider au choix de la bonne dénomination du terme — par exemple il critique *Tonaufnahmegerät*, car cet appareil enregistre non seulement des sons (purs : *Töne*) mais aussi des bruits, et propose à la place *Schallaufnahmegerät*.

La place du concept et du système conceptuel, et leur indépendance par rapport aux dénominations, constituent un point central de la doctrine wüsterienne. Wüster laisse entendre que les dénominations doivent refléter de la façon la plus fidèle possible ce système conceptuel et que s'il faut une intervention sur la langue, c'est précisément pour rapprocher les deux, afin d'atteindre la biunivocité (Wüster 1985 : 79) : une dénomination qui désigne un concept, et ce concept dénommé par une seule dénomination.

Pour Wüster donc, l'intervention sur la dénomination fait partie de la terminologie : il parle davantage de « choix » de que de création ou d'intervention, et il n'en précise pas les modalités, mais il définit bien le cadre de cette activité : la traduction, l'emploi de sigles et d'abréviations, sans pour autant prôner une rigidité qui lui est souvent prêtée : la variation textuelle de la dénomination (à l'exclusion du concept) est pleinement reconnue et prise en compte.

1.2. Alain Rey

La doctrine de Wüster est présentée au public français surtout dans les écrits d'Alain Rey, puis sous la plume du sémanticien Pierre Lerat. Alain Rey reprend à son compte un aspect de la terminologie déjà évoqué par l'école de Vienne, mais qu'il minimise comme elle : « Certes,

un terme peut aussi affecter la forme d'un symbole graphique, d'une expression numérique, etc. ; mais, le plus souvent, il prend les apparences d'un mot (substantif, adjectif, verbe) ou d'un syntagme » (Rey 1993 : 20). Cette précision n'est pas inutile, car, prise au pied de la lettre, elle fait basculer la terminologie dans le domaine de la sémiotique, et, d'autre part, et par conséquent, elle nous fait comprendre que certains termes ne sont pas des dénominations linguistiques, mais des signes, qui ont dans certains cas des équivalents linguistiques. On ne peut donc pas dire que tous les termes sont des dénominations ; ce sont des signes, linguistiques et non linguistiques, qui représentent des concepts. Pour Wüster, les termes peuvent s'exprimer par des dénominations (soit par la langue) et par des signes (éléments non linguistiques) (Wüster 1985 : 55)

Rey définit également un terme proche de dénomination, que nous reprenons à notre compte, sans approfondir ici : la désignation : « La désignation est la relation établie entre le nom et ce qu'il nomme par celui ou ceux qui l'emploient (qui, éventuellement, l'établissent, et l'imposent ou l'acceptent) » (Rey 1979 : 21).

1.3. Pierre Lerat et le CTN

Pierre Lerat (1989) a revisité et redéfini les bases théoriques de la terminologie à l'occasion de la fondation du Centre de Terminologie et de Néologie (CTN) en 1987. On retrouve sous sa plume la division entre termes linguistiques et non linguistiques. Si la dénomination doit être un mot ou un groupe de mots (première définition de *Benennung* de Wüster), on relève de nombreux symboles, signes, et autres codes, mélangés ou non avec des mots. Christian Galinski, directeur d'Infoterm, qui a participé aux premières publications du CTN, prétend que la majorité des représentations de concepts spécialisés ne sont plus des mots, mais des éléments codés, utilisés dans la gestion des stocks, etc. « Increasingly, there are non-linguistic descriptive representations (e.g. formulae, diagrams, etc.) supplementing or even replacing a linguistic descriptive representation » (Galinski 1990 : 624). Lerat va plus loin que Rey, et tire la conclusion que le cadre d'étude de la terminologie est bel et bien la sémiotique et non pas la linguistique. On pourrait dans ce cas parler de termes comme des dénominations tantôt linguistiques, tantôt non linguistiques. Une des rares études sur les points de

rencontre entre dénominations linguistiques et non linguistiques est paru dans le numéro spécial 5 de *la Banque des mots* (1993) : Jacques Boissy examine la grammaire — linguistique — de ces signes mixtes employés en terminologie du point de vue de leur graphie, flexion, et syntaxe, et Alain Schneider met l'accent sur les limites de l'intégration linguistique de ces éléments, surtout dans le cas des formules ou des symboles non linéaire. On aborde ainsi les problèmes d'interprétation ou de traduction entre signe non linguistique employé en terminologie et signe linguistique, aspect fondamental de la problématique spécifique de la terminologie. On s'étonne qu'ils soient si peu évoqués ailleurs.

1.4. Tendances récentes

Dans les écrits les plus récents, on constate la permanence de l'identification de la dénomination à l'expression linguistique d'un concept. Pour Teresa Cabré « Les termes sont, affirment-ils [les terminologues traditionnels] des unités composées de forme (la dénomination) et le contenu (le concept) qui coïncident avec des mots seulement en apparence. Pour souligner ces différences, on a non seulement utilisé quelques dénominations différentes (en lexicologie mot, signifiant, signifié, en terminologie terme, dénomination, notion), mais on a aussi mis en relief beaucoup d'éléments de dissimilitude concernant des aspects fondamentaux reliés à la conception des éléments les plus essentiels » (Cabré 2000 : 23). Ce que cette auteure conteste, comme d'ailleurs beaucoup d'autres, est non l'emploi de dénomination, mais l'abstraction faite par les terminologues classiques de la partie sémantique du signe : pour eux en effet, la dénomination renvoyait non pas à un sens, mais à un concept, décelable dans la construction mentale du domaine concerné. Cette vision positiviste de la terminologie est aujourd'hui fort contestée, et cette contestation, qui ne porte pas principalement sur la dénomination, a néanmoins des conséquences pour elle, car elle met en doute la légitimité de l'action sur l'expression linguistique. « La terminologie assume, comme élément de base, l'intervention consciente sur le développement des langues, principe nommé par Wüster « formation consciente de la langue », dit Cabré (2000 : 22).

Nous aborderons dans un deuxième temps les réflexions sur la variation textuelle de la dénomination, avancée significative de la théorie terminologique de ces dernières années.

1.5. Définitions et délimitations

Pour les besoins de cet article, nous considérerons que toutes les expressions d'éléments de connaissances spécialisées sont des dénominations, car il semble artificiel d'évacuer les termes non linguistiques. On peut dire que certaines dénominations terminologiques sont entièrement linguistiques, d'autres mélangées à différents titres, et d'autres encore complètement linguistiques. Il est tout à fait possible, en revanche, que les linguistes souhaitent ne retenir que les dénominations terminologiques entièrement ou partiellement linguistiques. On peut donc distinguer entre dénominations terminologiques linguistiques, non linguistiques, et mélangés.

Une deuxième distinction théorique doit être évoquée avant de passer aux domaines d'emplois et d'application : celle qui tend à distinguer la terminologie proprement dite et les nomenclatures. Nous avons déjà évoqué l'impossibilité de séparer de façon nette mots et termes : il y a des mots que tout le monde reconnaît comme des termes, d'autres qui posent problèmes. Il en est de même pour les éléments de nomenclature. La distinction était invoquée surtout par les terminologues soviétiques des années 1960 et 1970, mais elle remonte plus loin. « Man sollte unter *Terminologie* nur die Bezeichnung von Begriffen (wie Kristall, Mineral, Gestein) und unter *Nomenklatur* nur die Namengebung an Gegenstände (wie Mineral-Gesteinsarten) verstehen ». (Il faut comprendre par terminologie seulement la désignation des concepts, comme cristal, minéral, roche, et par nomenclature la dénomination d'objets, comme minéraux, sortes de roches) V. Philipsborn, 1955 : 245 in Morgenroth (1994). Cette distinction est reprise par les Soviétiques, par exemple Grinev, souvent sous une forme encore plus laconique : « Nomenclature : Gesamtheit der Benennungen ; Terminologie : Gesamtheit der Begriffe » (Nomenclature : ensemble des dénominations ; terminologie : ensemble des concepts) (Morgenroth 1994).

Les éléments de nomenclature, appelés parfois *nomens*, font souvent l'objet d'interventions ; ce sont de vrais artefacts linguistiques. Les spécialistes forgent des nomenclatures, généralement selon des

principes établis et reconnus, dans des conditions que nous examinerons brièvement. Lorsque ces nomenclatures sont organisées de telle sorte que leur forme linguistique reflète plus ou moins directement leur structuration conceptuelle, on les appelle des taxinomies. L'exemple type de cette intervention est la nomenclature de la chimie, mise au point par Guyton de Morveau et Lavoisier et celle de l'histoire naturelle, que nous devons à Linné. (Steudel-Günter :1995). On relève des nomenclatures dans différents domaines de spécialité, scientifiques, médicaux et commerciaux, chacune ayant ses spécificités, y compris dans les conventions de formation de nouveaux éléments, et les études réunies par Morgenroth (1994) sont loin d'épuiser le sujet. La nomenclature ne représente pas toute la terminologie, mais elle est significative par l'attention qu'elle porte aux problèmes de dénomination, et que nous retrouvons ailleurs en terminologie, mais de façon bien plus implicite.

2. Création et régulation terminologiques : quelques applications

Il est difficile, voire impossible, de vouloir caractériser toutes les formes que peuvent prendre les dénominations dans les différentes terminologies (voir Kocourek 1991 pour les domaines scientifiques et techniques). Il est évident, par exemple, que la terminologie de la chimie est très différente de celle de la physique, et qu'il existe des degrés de spécialisation qui sont reflétés dans la terminologie. La grille de lecture que nous adoptons ici nous permet d'examiner quelques applications de la terminologie sous l'angle du degré d'intervention constaté.

2.1. La normalisation de type industriel

En principe, la normalisation industrielle intervient d'abord au niveau de la définition des réalités à normaliser, et de façon secondaire sur les dénominations. Il s'agit pour les participants (très majoritairement des industriels et rarement des linguistes) d'arriver à un consensus entre producteurs ou prestataires sur la définition de produits et de services. « Chaque pays intéressé étudie la norme au sein de sa structure de normalisation nationale puis défend son opinion (dans notre cas sur le choix du terme, la graphie, mais surtout le contenu

notionnel précis de la définition) » (Blanchon et Hernandez 1996 : 173). Une fois que l'accord sur la définition est conclu, il s'agit de se mettre d'accord sur le nom qui représente le concept : la dénomination, car, « si l'on veut communiquer, il faut bien arriver à des dénominations stables » (Blanchon et Hernandez 1996 : 171). En fait les deux opérations sont intimement liées : « La recherche d'un consensus technique passe... par l'établissement d'un consensus terminologique » (Blanchon et Hernandez 1996 : 171). La solution retenue est le plus souvent d'adopter une dénomination déjà employée, mais il n'est pas rare que le comité choisisse entre termes concurrents. Plus rarement, le comité décide que les dénominations déjà utilisées ne sont pas satisfaisantes, et en recommande d'autres. À l'ISO (Organisation internationale de la normalisation), les comités se prononcent sur le statut des dénominations, certains termes étant recommandés, d'autres déconseillés, rarement interdits.

L'intervention normalisatrice sur les dénominations ne se limite pas aux organismes dont la fonction essentielle est la normalisation, comme l'ISO ou l'AFNOR. Certaines associations professionnelles jouent, à l'occasion, un rôle analogue. C'est le cas de celle des assurances, qui cherche à remplacer les termes qui induisent le public en erreur. Par exemple :

aliénation : Il est recommandé de substituer à ce terme peu explicite et fâcheusement connoté : le mot de cession, en dommages ; l'expression renonciation à un capital, en vie (*Termes et expressions à remplacer ou à proscrire*, non daté).

L'association préconise par ailleurs le remplacement de termes vieillis (comme *dol*) ou ambigus (*souscripteur*). Ce type d'intervention normalisatrice, très axée sur la dénomination spécialisée, rejoint celles, très courantes dans les pays de langue anglaise, et dans une moindre mesure germaniques, visant à simplifier les langages surtout juridiques, connus dans le premier groupe de pays sous le nom de *plain English*.

Nous avons vu que les normalisateurs de type industriel interviennent relativement peu sur les dénominations, même si cette action fait explicitement partie de leur mandat. Si on peut croire les écrits du comité technique qui s'occupe des principes de la terminologie (TC37),

ils pourraient aller bien plus loin, car une norme (ISO 704 de 1987) et une recommandation (R860 de 1968) reprennent systématiquement les conseils de Wüster. « Les termes doivent refléter également, dans la mesure du possible, les caractères des notions, c'est-à-dire leur compréhension. À la notion doit correspondre, pour la dénommer, un terme et un seul. C'est pourquoi, l'analyse des termes existants et la création de termes nouveaux doit se faire dans le cadre d'un système de termes » ISO 705 (5.3).

On donne plus loin, les critères de sélection et de formation des termes : le terme doit être correct du point de vue linguistique ; précis (motivé) ; concis ; se prêter si possible à la formation de dérivés. En normalisation, il doit également être univoque. On privilégie *bande magnétique* par rapport à *tableau noir*, comme Wüster privilégiait *Schallaufnahmegerät* par rapport à *Tonaufnahmegerät*.

La recommandation R 860 est encore plus interventionniste. Dans un effort pour rapprocher les terminologies par leur forme (ou dénomination), elle préconise l'adoption de termes « internationaux » — *Telephon* plutôt que *Fernsprecher* pour l'allemand (Harmonisation des formes).

2.2. La normalisation consécutive à la politique linguistique

La politique linguistique, connue dans les pays francophones sous le nom d'aménagement linguistique, agit sur les conditions de l'emploi d'une langue (planification de statut), mais aussi sur la langue même (planification de corpus). Or, on sait que l'aménagement linguistique ne concerne pas exclusivement la terminologie, mais la terminologie constitue un de ses domaines de prédilection. Selon la situation d'aménagement linguistique envisagée, la définition de ce que peut être la terminologie peut être plus ou moins large. Les actions d'aménagement linguistique les plus connues sont celles de la francisation au Québec et de l'action contre les anglicismes en France, qui concernent au premier chef les dénominations. Au Québec des vocables de la langue générale peuvent être concernés (*fin de semaine* pour *weekend*), ainsi que des termes parfaitement vulgarisés, comme ceux de l'automobile (voir Corbeil 1980). L'objectif de l'aménagement linguistique québécois est la réhabilitation du français, langue minorisée sur le continent nord-américain ; il s'ensuit que la planification de statut (les fonctions que la

langue doit remplir dans la société) est aussi importante que celle de corpus (l'intervention sur la langue). L'Office de la langue française cherche depuis ses débuts à donner aux entreprises et aux administrations les moyens de se franciser, et, ce faisant, à franciser le vocabulaire du secteur d'activité concerné. Le but est de garantir le droit de travailler en français, d'où l'importance de l'implantation de la terminologie. Dans quelle mesure s'agit-il d'une action sur la dénomination ? Il existe une série d'études qui cherchent à évaluer l'implantation terminologique², souvent dans le contexte d'une entreprise donnée. On cherche à mesurer le degré d'utilisation des dénominations françaises proposées dans le cadre de la francisation, et à déterminer dans quelle mesure elles ont remplacé les dénominations anglaises employées précédemment.

En France les tâches d'aménagement de corpus ont été confiées aux Commissions ministérielles de terminologie (CMT), coordonnées par le Commissariat général de la langue française et plus récemment par la Délégation générale à la langue française. La terminologie concernée est typiquement celle qui est en voie de vulgarisation, mais les méthodes de travail diffèrent selon les commissions. Le but est d'éliminer les anglicismes employés dans le secteur de compétence d'un ministère donné. Dans certains cas, les méthodes et les actions sont proches de celles que nous avons esquissées dans le cadre de la normalisation industrielle. Parfois aussi on souhaite remplacer un terme qui prête à confusion ou qui est jugé mal formé. Nous les examinons maintenant sous la rubrique de la politique linguistique.

Il n'est guère possible de chiffrer les différents types d'intervention sur la dénomination en politique linguistique, puisque les catégories ne sont pas étanches, mais on ne se tromperait pas de beaucoup en affirmant que les actions les moins voyantes sont aussi les plus fréquentes. Le plus souvent les commissions décident de privilégier un terme existant au dépens des autres, comme cela se passe dans le domaine de la normalisation industrielle. C'est ainsi que le service le plus souvent demandé au Centre de terminologie et de néologie à l'époque où il collaborait aux travaux des commissions ministérielles de terminologie

2 Voir à ce sujet la revue du Réseau international francophone d'aménagement linguistique (RIFAL, autrefois RINT), *Terminologies nouvelles*, surtout le numéro 12.

était de fournir des attestations de tous les synonymes relevés d'un terme donné afin de présenter le choix le plus large possible³. Si la méthode s'apparente ici à celle de la normalisation industrielle, les motivations divergent : les uns souhaitent éliminer ou du moins réduire l'homonymie jugée préjudiciable en proposant une référence admise par tous, les autres entendent barrer la route aux anglicismes. En termes pratiques, cependant, cette action aboutit rarement à l'élimination d'une dénomination, car dans les deux cas, les mots qui ne sont pas retenus continuent d'être employés, mais dans d'autres contextes. Si tout le monde est d'accord pour parler de *logiciel* et de *matériel*, les informaticiens eux-mêmes emploient *soft* et *hard* comme termes de connivence professionnelle. L'intervention sur la dénomination a malgré tout eu une influence sur le comportement linguistique, même si elle n'était pas celle qui était prévue initialement.

Quels sont les termes que l'on cherche à remplacer ? Ce sont avant tout les anglicismes, comme on l'a déjà compris. Mais ceux-ci sont de deux ordres. Il s'agit d'une part de véritables emprunts faits à l'anglais. Dans le domaine des transports, on peut citer, pour la période des années 80, *airbag* et *crash test*, empruntés à l'anglais, peut-être par le biais de fabricants allemands, qui les employaient depuis bien plus longtemps. Il s'agit de dénominations inconnues en France à l'époque, bien que le concept du second fût déjà connu sous la forme de la dénomination *essai de choc*. On peut citer le cas d'un autre type d'anglicismes, déjà assimilé dans certains domaines mais néologique dans d'autres ; il ne s'agit pas d'un emprunt, mais d'un néologisme sémantique interne. C'est le cas de *badge* (et du verbe *badger*) employé dans le sens de carte plastique d'identification automatisée. Or *badge* est connu en France depuis au moins le dix-neuvième siècle en tant qu'exotisme, depuis le début du XX^e en tant qu'enseigne des scouts. Son emploi actuel ne doit rien à l'anglais, mais sa forme anglaise étant bien visible, et la commission a donc décidé de proposer un terme plus français pour le remplacer.

Certaines sous-catégories d'emprunts méritent une mention particulière par rapport à la dénomination. Nous avons vu que la siglaison fait l'objet de nombreuses interventions ; elle pose un problème par-

3 Pour une description des méthodes des CMT des années 1980, voir Humbley 1997.

ticulier en ce qui concerne les anglicismes. De plus en plus souvent, les sigles anglais ne sont pas traduits dans les textes techniques et scientifiques français. La solution que les CMT ont trouvée touche de façon indirecte à la dénomination, car, au lieu de traduire et d'aboutir à un sigle différent, elles tâchent de trouver un développement qui comporte les mêmes initiales que l'anglais. Par exemple, les conteneurs, connus dans les chemins de fer sous le sigle de *HC* (qui renvoie à *high cube*), sont baptisés en français *conteneurs hors cote*, de telle sorte que le sigle est aussi... *HC* !

Toutes les interventions ne sont pas dirigées contre les anglicismes. Certaines visent à remplacer des dénominations qui induisent en erreur, de la même façon que chez les assureurs. C'est ainsi que les responsables des autoroutes ont demandé à la CMT des transports de rechercher une dénomination pour remplacer *bande d'arrêt d'urgence*, car, à leur avis, l'inclusion d'*arrêt* dans le terme incitait les automobilistes à s'y stationner, tandis qu'il s'agit essentiellement d'une piste de circulation d'urgence. La dénomination que la commission a retenu est *bande d'urgence*, mais comme souvent dans pareil cas, le terme original était trop bien implanté pour que le remplacement puisse s'imposer. Dans d'autres cas, le but était de remplacer des termes que la commission estimait mal formés, comme *écran antiéblouissant* qui devaient être remplacé par *écran antiéblouissement*.

Ces actions sur la dénomination terminologique ont appelé deux types de critiques : ponctuelle et globale. Certaines critiques ponctuelles portent sur le mode de formation de certaines dénominations. Certaines Commissions privilégient le recours à ce qu'on appelle parfois les fractomorphèmes, les composés constitués d'éléments tronqués. Cette forme de dénomination est critiquée par J. Rey-Debove (1987). Pour elle, ces procédés remettent en question les principes de la morphologie savante du français. C'est ainsi que *pétrochimie* devrait renvoyer à la chimie des pierres (*pétro-*) et non à celle du pétrole (*pétrolo-*).

Au delà de ce genre de critique, on constate une assez large contestation du droit d'une commission d'agir directement sur les dénominations, de quelque façon que ce soit. Malgré ces réserves, on note la réussite en matière d'implantation de certaines dénominations. Si on compare le vocabulaire vulgarisé de l'informatique en français et en

allemand, on constate l'implantation de dénominations francisées dans un cas, et anglicisées dans l'autre (*ordinateur/ Computer ; logiciel/ Software...*).

2.3. Traduction spécialisée

Le traducteur opère peu d'interventions reconnues, mais elles sont souvent plus importantes pour la dénomination terminologique qu'on ne le pense. En réalité, dans de très nombreuses langues, la création terminologique est le fait des traducteurs, ce que J. C. Sager (1997 : 27) appelle la création terminologique secondaire. Depuis longtemps la première attestation de tel ou tel néologisme est une traduction (*circulation du sang*, métaphore forgée en anglais, par exemple, retrouvée rapidement en français, après beaucoup d'hésitation en allemand *Circulation*, *Kreislauf*, etc.) Il s'agit donc d'un acte volontaire de dénomination, le plus souvent isolé, individuel.

Un des enjeux de la traduction européenne concerne presque exclusivement la dénomination : les équivalents des unités administratives. Comment, en effet, rendre dans toutes les langues de l'Union européenne, les noms des entités administratives, d'autant plus que les systèmes ne correspondent pas. Comment rendre en allemand, en anglais ou en espagnol, par exemple, *conseil municipal*, *conseil général*, *conseil régional* ? Traduit-on littéralement ou cherche-t-on l'équivalent le plus proche dans la langue cible ? Quelle est la traduction « la plus proche » ? Est-il légitime de conserver la dénomination de la langue d'origine ? La réponse à ces questions est assez complexe, car il convient de tenir compte des traditions, des rapports entre communautés linguistiques : on traduit systématiquement en français les noms des institutions scandinaves ou slaves, mais on laisse souvent dans la langue d'origine les organismes de langue anglaise ou, moins souvent, latine. La néologie traductive, agissant essentiellement sur la dénomination, est appelée à jouer un rôle important dans la construction européenne (Hermans, Vansteeland, 1999).

2.4. Vulgarisation

La reformulation, technique de base de la vulgarisation scientifique et technique, ne se limite pas à un jeu de substitution de dénominations, ni par le remplacement de certains termes techniques par des mots de tous les jours. Néanmoins, toute reformulation implique une manipulation de la dénomination au niveau discursif, et il n'est pas possible de parler de la dénomination en terminologie sans évoquer les problèmes de sa transposition. Daniel Jacobi et Marie-Françoise Mortureux ont

forgé le concept de paradigme désignationnel (liste de reformulations du terme) (Mortureux 1995-23 1997 : 100), les différentes désignations employées par le vulgarisateur dans ses efforts de communiquer un concept technique. Ceci rappelle la distinction proposée par Georges Kleiber entre désignation et dénomination. En effet, les reformulations désignent le référent difficile à expliquer, mais ne le nomment pas forcément — on ne cherche pas à inventer une dénomination lexicalisable, bien que ceci ne soit pas exclu. Comme dit M.-F. Mortureux (1995 : 23), tantôt le déploiement de désignations variées fait perdre de sa précision au discours... tantôt elle favoriserait l'assimilation des connaissances... enfin elle participerait d'une stratégie discursive organisant la représentation de domaines continus. On peut se demander si la profusion de synonymes est le propre de la vulgarisation ; on constate qu'elle n'est pas absente même dans la communication entre spécialistes.

3. Création et contrôle terminologique dans deux domaines

3.1. Domaine médical

Il n'est pas question ici d'analyser le vocabulaire médical, qui est un monde en soi. C'est l'occasion d'examiner un aspect d'une nomenclature particulière qui servira d'illustration de quelques principes de dénomination que nous croyons typiques de ce type de vocabulaire scientifique.

Comme exemple de gestion de nomenclature et donc d'intervention sur la dénomination terminologique, nous examinerons brièvement certains des changements proposés en 1993 par le sous-comité de la nomenclature des allergènes de l'OMS pour modifier le système proposé en 1986 (King et al. 1994).

Le système prend comme base la dénomination anglaise ou latine des allergènes : dix catégories sont représentées (*weed pollens*, *grass pollens*, *tree pollens*, *mites*, *animals*, *fungi*, *insects*, *foods*, *others*). On remarque dès le départ que cette répartition ne suit aucun système connu en histoire naturelle : les catégories sont celles des substances qui affectent le plus les malades, critère que nous verrons appliqué ailleurs. La nouvelle classification s'est imposée du fait d'une meilleure caractérisation immunochimique des allergènes récemment découverts,

compte tenue de leur prévalence parmi la population atopique. C'est ainsi qu'un allergène est désigné comme *majeur* si plus de 50 % d'une population allergique possède des anticorps IgE dirigés contre la protéine concernée. Il ne s'agit donc pas dans un premier temps d'une propriété intrinsèque, mais de l'effet produit sur des organismes extérieurs. Le système actuel comporte les éléments suivants (nous prenons comme exemple d'allergène l'ambrosie) :

1. le nom du genre (botanique, etc) soit Amb (ambrosia)
2. espace
3. première lettre de l'espèce
4. espace
5. chiffre arabe

Par exemple, Amb a 1 (les allergènes ne sont pas écrits en italique) — premier antigène de l'ambrosie *ambrosia artemisiaefolia*. Ce système n'est pas exempt d'ambiguïtés, et le comité a dû prendre des mesures ad hoc pour les lever : les allergènes de chien (*Canis domesticus*) et d'une moisissure (*Candida albicans*), qui auraient été nommés de la même façon si l'on avait appliqué directement le système proposé, se distinguent en modifiant la place de l'espace : Can d (chien) et Cand a (moisissure). De même, deux types de guêpes ont dû être distingués grâce à une astuce analogue.

La dénomination Amb a 1 remplace l'ancienne dénomination *antigène E*, tout comme Amb a 2 remplace *antigène K* ; les deux antigènes les plus courants en Europe et en Amérique du Nord. Les allergènes mineurs de ce pollen, autrefois nommés Ra3, Ra5, Ra6, Ra7, d'après le nom américain de *ragweed*, sont désormais incorporés dans le nouveau système sous les noms de Amb a 3, Amb a 5, Amb a 6, Amb a 7.

Ce système est susceptible d'extension. L'allergène Amb a 1 est le produit d'une famille multigénique : quatre formes différentes de Amb a 1 ont été caractérisées ; elles sont dénommées Amb a 1.01 à Amb a 1.04. De même, il a été démontré par clonage que Amb a 1.01 possède trois variants, dénommés à leur tour Amb a 1.0101, Amb a 1.0102, Amb a 1.0103.

On note en passant les conventions d'orthographe des allergènes, héritées de la botanique. Ainsi, les genres s'écrivent en romain (jamais

en italique), le premier élément avec une majuscule, le dernier avec une minuscule. Dans de nombreux domaines, la dénomination terminologique est avant tout une forme écrite.

Cet exemple représente le plus fort degré d'intervention sur la dénomination ; les spécialistes cherchent à se doter d'un système plus pratique que théorique, qui sera sans doute remis en cause par une nouvelle découverte, mais qui sera modifié ou remplacé pour en tenir compte. Les terminologies plus éloignées des nomenclatures font moins l'objet d'interventions, mais on constate néanmoins des analogies.

3.2. Juridique

Le terme juridique est moins connu pour son traitement de la dénomination que pour son système d'autodéfinition : c'est ainsi que le terme juridique a la définition que le législateur ou la jurisprudence veut qu'il ait : *catastrophe naturelle* est une catastrophe naturelle lorsque la déclaration est faite. Mais qu'en est-il de la dénomination ? Un des chantiers les plus importants touchant à la dénomination est la transposition de la common law en français, programme de traduction mené depuis l'Université de Moncton. Il s'agit de trouver des dénominations françaises pour des concepts déjà connus et définis en anglais, et qui, de surcroît sont utilisés dans la province francophone. Ce chantier préfigure celui qui sera sans doute bien plus important, de l'harmonisation juridique dans l'espace européen. Déjà au niveau des noms des institutions, nous avons évoqué les problèmes qui se posent : *Cour de cassation* se trouve en anglais sous différentes formes (*supreme court*, *cour de cassation*, *court of cassation*, etc.). Ces problèmes renvoient au chantier de la néologie traductive déjà signalé.

La dénomination se trouve également au cœur d'autres enjeux, où l'intervention n'a plus cours : celle de la reconnaissance de termes juridiques. Une expérience récente de la terminologie des droits de l'homme fait ressortir des aspects de variation au niveau de la dénomination que les dictionnaires juridiques ne laissaient pas prévoir, mais que Wüster avait signalée : la variation textuelle. Une lématisation de type *provisional release*, est relevée dans les textes de façon très variée : *released on a provisional basis*, *released provisionally*, *provisionally released*, etc. pour prendre un exemple simple (voir Bourigault, Chodkiewicz, Humbley 1999).

L'exemple juridique illustre encore une fois une possibilité réelle d'intervention sur la dénomination, toujours liée à une action encore plus contraignante sur la définition. Le travail sur les différences terminologiques textuelles préfigure la présentation des nouvelles tendances qui fera l'objet de notre dernière partie.

4. La dénomination dans de nouvelles orientations de la terminologie

4.1. Socioterminologie

Parmi les tendances de la terminologie des vingt dernières années, on compte la création de la socioterminologie. Les linguistes de Rouen (Louis Guespin, Yves Gambier, François Gaudin (1993), pour n'en nommer que les plus connus) ont remis en cause plusieurs principes de base de la terminologie de Vienne, et préfèrent examiner la terminologie dans son contexte social et linguistique plutôt que conceptuel. Deux contributions de cette équipe à la réflexion sur la dénomination en terminologie ont retenu notre attention.

Le premier concerne l'insécurité linguistique engendrée chez les chercheurs francophones par la supériorité supposée de la dénomination de langue anglaise, qui peut avoir des répercussions néfastes sur sa compréhension du sens. En génie génétique, pour prendre un exemple dans un domaine investi par les socioterminologues (Gaudin 1994 : 51), on constate la situation suivante : le biologiste est plus familier des termes anglais de son domaine, car la quasi-totalité de la recherche est publiée dans cette langue. Il est donc gêné lorsqu'il doit en parler (en cours, dans son laboratoire) ou écrire. Il a donc tendance à utiliser un « bricolage dénomiatif » : soit il utilise le terme anglais, par exemple *Southern blot*, ou bien il essaye de traduire : *transfert selon Southern*, *transfert sudiste*, *transfert sudiste d'ADN* (*Southern* est un nom de personne), ou bien il utilise l'équivalent préconisé par la CMT compétente : *buvardage*.

Les signes de l'insécurité, signalés par Gaudin, touchent le niveau de la dénomination :

- hapax : on emploie une fois dans un texte un équivalent français, sinon c'est l'anglicisme qui est employé ;
- les termes anglais sont employés sans marques ni traduction et les équivalents français sont signalés dans le texte (guillemets, italique) et traduits en anglais
- à l'oral, les effets de la concurrence des signes sont encore plus visibles.

La seconde contribution est la distinction que l'école de Rouen opère entre normalisation et normaison, « La normalisation est liée aux questions d'interventions « volontaristes », c'est le processus qui vise à la construction consciente d'une norme unifiée » alors que la normaison qui réside dans l'intercompréhension dans tout échange est « le processus responsable de la logique même de tout système linguistique » (Guespin 1993 : 118). Cette distinction permet de mieux appréhender la façon de régler sens et dénomination dans des contextes sociaux moins formalisés que ceux de la normalisation de type ISO ou des CMT.

4.2. Extraction automatique de la terminologie

Pour P. Lerat, « les termes sont des unités de connaissance à contenu stable, donc plus indépendantes du contextes que les mots ordinaires » (Lerat 1995 : 45), c'est le pari fait sur la stabilité des termes qui rend possible l'extraction de connaissances sous forme d'indexation, manuelle ou informatisée. Mais stabilité ne veut pas dire invariabilité. On constate une variabilité textuelle dans une langue (le cas de *provisional release* déjà cité en est un exemple) qui est démultipliée dans un contexte bilingue ou plurilingue. Les différentes formes de l'anaphore expliquent également une grande variété au niveau de la dénomination, posant des problèmes dans le contexte de l'acquisition automatique de la terminologie. *Épuisement* est ainsi relevé dans les textes comme anaphore de *épuisement des voies de recours internes*.

Préoccupé par le traitement automatique de la terminologie, le groupe Terminologie et intelligence artificielle remet en cause d'autres principes de la terminologie classique. Les membres de ce groupe mettent en lumière les nouveaux besoins en terminologie surtout en entreprise, les nouvelles possibilités offertes par l'informatique et l'exploitation de corpus, et soulignent l'importance d'une linguistique

textuelle dans le domaine de la terminologie : « la terminologie doit « venir » des textes pour mieux y « retourner » » (Bourigault et Slodzian 1999 : 30). Dans ce contexte, la dénomination retrouve une nouvelle importance. On part des dénominations relevées dans les textes afin de construire des produits de différentes sortes. Et dans un nombre croissant de cas, on conserve le lien avec le texte. L'extraction terminologique assistée par ordinateur. En effet, le point de départ est obligatoirement la dénomination, car ce sont les dénominations qui sont dans les textes. Ces nouveaux besoins donnent lieu à une nouvelle terminologie textuelle, où la prééminence n'est pas accordée au concept, mais aux dénominations, on assiste à un recentrage de la terminologie.

Certains outils d'extraction terminologique, comme LEXTER (Bourigault, Chodkiewicz, Humbley 1999), permettent l'établissement de familles lexicales basées sur leurs dénominations, ouvrant ainsi la voie à une analyse plus poussée de la variabilité dénominationnelle qu'auparavant.

5. Conclusion

Nous avons examiné la dénomination tantôt comme enjeu de la normalisation tantôt comme face visible de la terminologie en traitement automatique du langage. Il serait tentant de catégoriser la première activité comme appartenant au passé et la seconde comme celle de l'avenir, mais il est apparu que la réalité est plus complexe. Les besoins de normalisation terminologique existent encore sous des formes variées et à des degrés variables dans différents secteurs, et les interventions sur la dénomination sont légitimes et appelées à se poursuivre. Il est non moins vrai que ces interventions portent rarement sur les dénominations seules, mais plus généralement comme résultat d'un règlement du sens. Les modalités de l'intervention sont diverses, et nous n'en avons examiné que quelques cas où elle est particulièrement visible, surtout en nomenclature, mais il serait bon que les chercheurs portent leur attention sur les secteurs où la réglementation se fait de façon moins explicite.

L'exploitation de la dénomination en terminologie pour les besoins du traitement automatique du langage est moins développée dans cet article, car elle fait l'objet de nombreuses recherches, surtout dans les

pays francophones. En cherchant à rendre compte de la variation textuelle des termes, ces recherches renouvellent non seulement l'étude de la terminologie mais la rapprochent en même temps de la linguistique générale.

BIBLIOGRAPHIE

- Blanchon E., Hernandez J.-P.
1996, « Normalisation de la terminologie multimédia à l'ISO », *Multimédia et multilinguisme : théories, méthodes, productions, Actes des sixièmes journées ERLA-GLAT*, Brest, 171-178.
- Boisson C., Thoiron P. (éd.)
1997, *Autour de la dénomination*, Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Boissy J.
1993, « Terme, symbole », *La banque des mots*, numéro spécial CTN 5, 33-41.
- Bourigault D., Chodkiewicz C., Humbley J.
1999, « Construction d'un lexique bilingue des droits de l'homme à partir de l'analyse automatique d'un corpus aligné », *Terminologies nouvelles* 19, 70-77.
- Bourigault D., Slodzian M.
1999, « Pour une terminologie textuelle », *Terminologies nouvelles* 19, 29-32.
- Cabré M.-T.
2000, « Sur la représentation mentale des concepts : bases pour une tentative de modélisation » dans Béjoint H. et Thoiron, P. (éd.), *Le sens en terminologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon. 20-39.
- Corbeil J.-C.
1980, *L'aménagement linguistique du Québec*, Montréal, Guérin.
- Galinski C.
1990 ; « Knowledge transfer to/from countries with languages using non-European scripts », *TKE 90, Terminology and Knowledge Engineering*, 622-630.
- Gaudin F.
1993, *Pour une socioterminologie. Des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Rouen, Université de Rouen.
- — — —
1994, « L'insécurité linguistique des scientifiques : à propos d'une enquête sociolinguistique », *Cahiers de lexicologie*, 65, 47-58.
- Guespin L.
1993, « Normaliser ou standardiser », *Le langage et l'Homme*, 28/4, 213-222.

- Hermans A., Vansteeland A.
1999, « Néologie traductive », *Terminologies nouvelles* 20, 37-43.
- Humbley J.
1997 « Language planning and terminology planning : the francophone experience », dans Wright, S., Budin, G., *Handbook of terminology management*, John Benjamin, 261-277.
- King T. et al.
1994, « Allergen Nomenclature », *International Archive of Allergy and Immunology*, 105, 224-233.
- Kocourek R.
1991 [1982], *La langue française de la technique et de la science. Vers une linguistique de la langue savante*, 2^e éd., Wiesbaden/Paris, Brandstetter Verlag.
- Lerat P.
1989, « Les fondements théoriques de la terminologie », *La banque des mots*, numéro spécial CTN, 51-62.
— — — —
1995, *Les langues spécialisées*, Paris, Presses universitaires de France.
- Morgenroth K. (éd.)
1996, *Terminologie und Nomenklatur : Ein dichotomischer Ansatz zur strukturellen Differenzierung der Fachlexik*, Frankfurt-sur-le-Main, Peter Lang.
- Mortureux M.-F.
1984, « La dénomination : approche socio-linguistique », *Langages* 76, 95-112.
— — — —
1995, « Les vocabulaires scientifiques et techniques », *Les enjeux des discours spécialisés, Les carnets du Cédiscor*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 13-26.
- Rey A.
1993 [1979], *Terminologie : noms et notions*, Paris, PUF, Collection « Que sais-je ? » n° 1780.
- Rey-Debove J.
1987, « L'effet des anglicismes lexicaux sur le système du français », *Cahiers de lexicologie* 51, 257-265.
- Sager J. C.
1997, « Term Formation », dans Wright, S., Budin, G., *Handbook of terminology management*, John Benjamin, 25-41.
- Schneider A.
1993, « Terme, formule et symbole », *La banque des mots*, numéro spécial CTN 5, 43-53.
- Slodzian M.
2000, « L'émergence d'une terminologie textuelle et le retour du sens » dans Béjoint, H., et Thoiron, P. (éd.), *Le sens en terminologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 61-85.

Steudel-Günter A. 1995, *Analogie und Paraphrase in Fach-und Gemeinsprache, Modalitäten der Wort-und Terminologieschöpfung*. Bonn, Romanistischer Verlag,

- Thoiron P. (éd.) 1996, *La dénomination. Numéro spécial Meta* 41/4, 509-639.
- Wüster E. 1985 [1979]), *Einführung in die allgemeine Terminologielehre und terminologische Lexicographie* INFOTERM/Handelshøjskolen i København.